

Littérature grecque au Québec

Nécessité de la poésie¹

Jacques Bouchard*

Dans toutes les sociétés, la création poétique se confond pratiquement avec l'origine même de l'expression humaine; elle précède de loin l'avènement de la prose. La poésie épique et lyrique avait depuis longtemps atteint son point culminant lorsque les premiers prosateurs ioniens entreprirent de séduire l'ensemble des Grecs par les sémillances de leurs récits.

Depuis toujours deux mots concurrents polarisent l'expression du peuple grec: mythos et logos. Les Grecs donnèrent au mythe une valeur apodictique tout en cultivant l'art de la poésie d'une manière exemplaire et décisive pour l'Occident. Ils forgèrent aussi le logos libérateur, qui enseigna à l'Homme à ne plus craindre les puissances occultes des divinités, à s'expliquer l'univers à force de réflexion humaine, plutôt que révélation divine, à prendre en main sa destinée: tantôt en conjuguant, tantôt en opposant ces deux concepts, ils inventèrent la science et la philosophie.

Il y a bien quatre millénaires au moins que ce peuple singulier s'est établi dans la fine pointe de la péninsule de l'Hémus: de là il s'est d'abord répandu dans les îles avoisinantes, s'est disséminé tout autour de la mer Egée, pour essaimer le long du littoral de la Méditerranée et enfin se disperser sur les cinq continents.

"Où que j'aïlle, la Grèce me fait mal", écrivait Georges Sféris, qui naquit à Smyrne et vécut la plus grande partie de sa vie à l'étranger dans les chancelleries diplomatiques.

Les Grecs qui vont chercher fortune de par le monde transportent dans leurs bagages un hellénisme ancestral fait d'un art de vivre traditionnel, de croyances, de rites et de fêtes; ils sont aussi chargés d'une mémoire collective, encore souvent traumatisée par les catastrophes récentes de leur histoire: la guerre civile (1945-1949) consécutive à la Seconde Guerre mondiale, la

* Études néo-helléniques - Université de Montréal

dictature militaire (1967-1974), l'occupation de Chypre par les Turcs depuis 1974... Quand ce n'est pas la Grande catastrophe d'Asie mineure (1922).

La part la plus précieuse de leur patrimoine culturel deviendra aussi la plus vulnérable une fois ces immigrants installés dans la diaspora: ils troqueront contre une langue de travail des parlers grecs qui perpétuent la plus vieille langue connue d'Europe, celle d'Homère et d'Hésiode.

Même la société d'accueil la plus respectueuse et soucieuse des valeurs d'autrui comporte pour les nouveaux arrivants une atteinte inavouée à leur identité profonde par sa force invincible d'attraction et, à moyenne échéance, d'assimilation. L'insertion politique ne constitue qu'une phase transitoire, bien éphémère, de l'acculturation à l'assimilation finale: il suffit d'étudier le processus d'enracinement sur quelques générations. Le processus est manifestement plus accéléré dans les grandes sociétés, comme celles des États-Unis, de la France, du Canada anglais. La fragilité linguistique de la société francophone a permis jusqu'ici aux immigrants une meilleure rétention de leur langue d'origine. Les immigrants grecs ont tiré profit de cette situation précaire.

Qu'ils l'aient prévu ou non, les nouveaux venus doivent louvoyer dans la tourmente sociolinguistique d'un Québec francophone de plus en plus affirmé, tout en s'adaptant à un continent péremptoirement anglophone. Dans ces conditions, qu'est-ce qui peut bien pousser des gens bilingues ou trilingues à écrire dans leur langue d'origine? Comment ne pas constater que l'expression première des sociétés humaines, la poésie, est aussi la dernière à l'inéluctable assimilation? Comment considérer cette production: faut-il la juger selon les mêmes critères que la production du pays d'origine, ou y voir l'émergence d'une nouvelle poésie québécoise, allophone?

Les écrivains regroupés dans cette anthologie ont un certain nombre de traits en commun: ils sont tous nés en Grèce ou à Chypre et sont venus s'établir à Montréal après avoir fait une partie au moins de leurs études dans leur pays d'origine. Tous vivent et travaillent dans une langue autre que le grec; le vécu quotidien ne peut manquer d'investir un imaginaire qui aurait du mal à s'exprimer dans une prose grecque. Tous pratiquent la poésie. Il ne peut s'agir d'un hasard. Il est probable que la poésie peut s'abstraire assez de la réalité ambiante pour constamment se ressourcer à même la nappe phrématique des acquis passés du poète. Ceci explique pourquoi les formes

poétiques des écrivains grecs de Montréal renvoient le plus souvent à des réminiscences scolaires ou à des modes littéraires que la présente génération de Grèce peut considérer comme révolues. Depuis leur départ de leur mère patrie, les écrivains de la diaspora entretiennent avec la production littéraire courante de Grèce un lien qui varie énormément de l'un à l'autre. On constate pourtant que la poésie engagée, de gauche ou non, est bien représentée, mais que des familles entières, telle celle du surréalisme, n'ont pas encore été assimilées. On discerne des influences certaines des poètes reconnus: Cavafy, Séféris, Ritsos, Élytis, mais aussi Varnalis, Vrettakos, ou poètes du XIX siècle. Par contre, les grands surréalistes Embiricos, Engonopoulos et autres plus jeunes ont peu influencé les poètes de Montréal. Il faut de plus constater l'absence d'une grande partie de la production d'après-guerre, même de la fameuse génération des années 70.

Il serait donc plus juste de parler d'une formation originale, d'une poésie québécoise de langue grecque au stade embryonnaire. Malgré une forte récurrence des thèmes de la "patrie perdue", de la quête des origines, de l'idéalisation du passé, on trouve chez certains une réalité originale, souvent adaptée à la vie nord-américaine, où non seulement les paysages nordiques font leur apparition, mais aussi une certaine thématique héritée des années de la contestation, du féminisme, etc.

On a l'habitude de classer les hommes de lettres qui vivent dans la diaspora selon leur degré de notoriété dans leur patrie d'origine. Ainsi, un Nikos Kachtitsis, qui passa de nombreuses années de sa vie à Montréal, est pourtant considéré comme un écrivain grec qui a vécu à l'étranger. De même, Nanos Valaoritis est un poète grec qui vit depuis des années à San Francisco; la critique n'a jamais fait de lui un poète helléno-américain. Nos poètes de Montréal ont vraisemblablement tous l'ambition de se faire connaître dans leur mère patrie, mais ils auront sûrement la modestie de se qualifier pour le moment de poètes helléno-québécois ou helléno-canadiens, selon la communauté politique à laquelle chacun estime se rattacher.

Certes, il y a quelque chose d'héroïque et de tragique chez un poète solitaire qui continue à cultiver sa langue en dépit de son enracinement dans un milieu linguistique étranger. Il est heureux qu'ils se soient réunis, malgré leurs différences; l'existence même d'un cercle de poètes grecs à Montréal constitue un phénomène remarquable, qui témoigne de la nécessité de créer la beauté au moyen du verbe poétique, où que l'on soit. Mais les activités de

la Société des Écrivains Grecs de Montréal ont en outre des conséquences qui dépassent de loin le domaine littéraire: une communauté culturelle qui compte des créateurs en son sein assure sa survivance identitaire.

Ces poètes montréalais de langue grecque méritent d'être mieux connus dans la société québécoise majoritaire, de langue française¹.

D'anciens étudiants francophones des Études néo-helléniques de l'Université de Montréal ont entrepris de traduire bénévolement, sous la direction du responsable de ce programme, cette petite anthologie poétique pour manifester tangiblement leur estime envers les poètes grecs de Montréal et leur cordiale amitié envers toute la communauté hellénophone du Québec.

NOTES

1. Ce texte est la préface parue dans l'anthologie, *Poètes Montréalais de langue grecque*, Montréal, Association des écrivains Grecs de Montréal, 1995.

L'auteur de cette préface a déjà présenté les poètes grecs de Montréal au public athénien; voir J. Bouchard, «O Omilos Ellinon Logotchnon tou Montreal» («La Société des Écrivains Grecs de Montréal»), revue *I Lexi*, Athènes, juillet-août 1992, p.575-587, introduction et anthologie en langue grecque.